

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Film 1, prise 2 / *Élisa*

Bernard Perron

Volume 14, numéro 2, été 1995

URI : id.erudit.org/iderudit/33795ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, B. (1995). Film 1, prise 2 / *Élisa*. *Ciné-Bulles*, 14(2), 11–12.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Film 1, prise 2

par Bernard Perron

Trois raisons expliquent pourquoi il est intéressant d'envisager ensemble **L'Été meurtrier** (1983) et le tout récent **Éliisa**, deux films signés par Jean Becker. D'une part, après un succès comme **L'Été meurtrier**, le film suivant est toujours attendu avec plus d'impatience. D'autre part, lorsqu'un cinéaste réalise un film tous les 12 ans comme Becker depuis 1969, nous sommes encore plus portés à se situer par rapport à l'œuvre antérieure. Enfin, la parenté entre les deux films a d'entrée de jeu sauté aux yeux de la critique. Cependant, la comparaison mérite un regard plus attentif.

On trouve réellement dans les deux films la même thématique de la vengeance et la même recherche du père. Alors que l'Éliane de **L'Été meurtrier** cherche à abattre les trois hommes qui ont violé sa mère, viol qui lui a donné naissance, la Marie de **Éliisa** recherche le père qu'elle n'a pas connu. Cet homme aurait fait de sa mère une prostituée et l'aurait en-

suite poussé au suicide en la quittant. On notera donc que la prostitution constitue un autre motif important. Éliane et Marie se font toutes deux passer pour des prostituées auprès d'hommes à qui elles en veulent. Et les deux maris ne pourront continuer à vivre normalement en apprenant les activités de leurs épouses. Pimpon, qui croit qu'Éliane a été manipulée, tuera Touret et Leballech. Jacques, qui a «la mémoire trop longue», ira s'enterrer à l'Île de Sein.

On ne raconterait pas ces histoires avec autant d'instance sans la présence des tandems vedettes: Isabelle Adjani/Alain Souchon et Vanessa Paradis/Gérard Depardieu. Les deux personnages masculins auraient cependant pu avoir le même visage suivant la première impression de Souchon: «Quand j'ai lu le script, j'ai dit à Jean (Becker): "Tu délirais complètement! T'as vu la description du mec? C'est une bête, c'est Depardieu, pas moi!"» (*Le Matin de Paris*, 10 mai 1983). Souchon incarne plutôt un Pimpon plein de tendresse. La bête, c'est bel et bien Depardieu mais dans la peau de Jacques, ce musicien exilé, dégoûtant et alcoolique.

Écrits respectivement pour eux, **L'Été meurtrier** et **Éliisa** donnent largement la possibilité à Adjani et à Paradis de déployer tout leur naturel, leur talent et leur charme. Mais pour paraphraser une réplique de **L'Été meurtrier**, Dieu ne leur a pas seulement donné des culs, il leur a aussi donné des âmes de calculatrice. Les deux héroïnes sont très habiles à combiner les plans de leur vengeance. Elles exercent leur irrésistible séduction sans retenue. Derrière leur sourire de vamp se cache toutefois des émotions encore très enfantines qui font continuellement passer les personnages d'un état à un autre. Au restaurant, Éliane se met tout à coup à pleurer comme une gamine lorsque que Pimpon lui remet sous le nez la liste de ses soi-disant amants. Chez le libraire joué par Michel Bouquet, Marie est tantôt douce tantôt acerbe, tantôt charmante tantôt vulgaire.

Marie n'est d'ailleurs pas entièrement fait du même moule qu'Éliane. Là où, écrira Éric Fournalant, le personnage d'Adjani était tragique et suicidaire, celui de Paradis est volontaire et déterminé (*Voir*, 23 février 1995). En ce sens, et pour continuer à jouer le jeu des comparaisons, la Marie de **Éliisa** est beaucoup plus la réincarnation de Mathilde Tessier, l'adolescente rebelle — à la mère suicidaire!!! — de **Noce blanche** de Jean-Claude Brisseau (1989). Paradis joue encore une brillante gamine de 17 ans et qui possède, comme le notait le professeur de philosophie François Hainaut (Bruno Cremer), «un sens pro-

Filmographie de
Jean Becker:

1961: *Un nommé La Rocca*
1964: *Échappement libre*
1967: *Tendre Voyou*
1969: *les Saintes Chéries*
1983: *L'Été meurtrier*
1995: *Éliisa*



Éliisa (Vanessa Paradis) (Photo: Dominique Le Strat)

Éliisa

35 mm / coul. / 114 min /
1995 / fict. / France

Réal.: Jean Becker
Scén.: Jean Becker et
Fabrice Carazo
Image: Étienne Becker
Son: Jean-Louis Ughetto
Musique: Zbigniew Preisner,
Serge Gainsbourg et Michel
Colombier
Montage: Jacques Witte
Prod.: Christian Fechner
Dist.: C/FP Distribution
Int.: Vanessa Paradis, Gérard
Depardieu, Clothilde Coureau,
Sekkou Sall, Florence Thomassin,
Michel Bouquet

Contrechamp: Éliisa

«Y a-t-il une parenté entre l'Été meurtrier et Éliisa?»
(Michel Pascal)

«Je pense qu'elle existe, consciente ou non. LE mécanisme des deux films tourne autour de la vengeance. Là, je voulais approfondir le rapport père-fille, avec ce qu'il peut avoir de mystérieux, d'équivoque ou d'incestueux. Éliisa raconte l'histoire d'une adolescente qui recherche son père, responsable de la tragédie qui a coûté la vie à sa mère. Le film est donc un balancement permanent entre une quête implacable qui fait avancer Marie vers un but bien précis, et sa vie quotidienne, qui oscille entre gaieté, violence et brutalité. C'est une histoire que je crois très proche du comportement de la jeunesse actuelle, dans son désarroi face à un univers inquiétant. Sans vivre un drame équivalent à celui de Marie, ils ont devant eux un avenir plutôt moche, et il peut leur arriver de dérapier pour oublier. Éliisa, c'est aussi un climat très actuel, à travers ce trio d'adolescents: Marie, Solange et Ahmed. Les jeunes s'y retrouveront sûrement.»
(Jean Becker, dossier de presse)

fond de la dérision des activités humaines». Non seulement elle réussit de nouveau à se débrouiller toute seule, mais elle a par surcroît prise en charge Solange, la copine libertine qu'elle sermonne en lui faisant promettre de toujours mettre une capote, et Ahmed, le petit noir qu'elle dépucelle en guise de cadeau d'adieu.

Jean Becker a comparé Éliisa à un puzzle. Ceux qui se souviendront de l'Été meurtrier seront néanmoins beaucoup moins surpris, car on y trouve la même structure. Éliisa débute par le suicide d'Éliane au côté de Marie encore toute petite. L'Été meurtrier commence pour sa part avec une séquence (durant le générique) au caractère mal établi mais dont l'importance est considérable: la venue d'Italie à pied du père de Pimpon avec son fameux piano mécanique. Dès lors, les deux intrigues s'appuient sur des retours en arrière répétés qui viennent éclairer les événements présents. La révélation du viol de la mère d'Éliane survient à la 50^e minute et ce n'est qu'à la 84^e que nous saurons que son père (Michel Galabru) n'a pas la colonne vertébrale coincée à la suite de la chute d'un arbre mais à cause de l'attaque à coups de pelle d'Éliane. Cette dernière découvrira sur le tard, par des coupures de journaux, que son père a déjà tué les hommes qu'elle recherche désespérément. Le stratagème demeure semblable dans Éliisa. Le spectateur apprend successivement comment l'héroïne a rencontré et Solange et Ahmed. Surtout,

c'est entre autres par la découverte par Marie d'une lettre que lui avait écrit Jacques que l'on découvre que ce père musicien n'est pas si ignoble que l'on pouvait le penser.

Becker exploite de manière plus ludique les retours en arrière en mélangeant sciemment les pièces de ses puzzles. Dans l'Été meurtrier, les passages rapides à des plans isolés comme celui des pieds nus d'une femme dansant dans la neige avec un homme ou celui d'Éliane déchaînée avec un bâton sont impossibles à déchiffrer. Ce n'est qu'au moment où ils sont repris à l'intérieur d'une scène passée plus longue que le spectateur sera en mesure de saisir leur signification. Dans Éliisa, c'est notamment en filmant d'un point de vue unique qu'une ambiguïté sera créée. Nous ne verrons ainsi jamais les grands-parents de Marie au cours d'une scène où Éliisa leur rend visite et vole le revolver pour se suicider. Leur voix demeure hors-champ. Ce n'est qu'à la reprise de ce retour en arrière que la caméra se concentre cette fois-là sur la réaction parcimonieuse des grands-parents. Les échos de cette scène passée se propagent dans le présent alors que Marie ouvre, au grand dam du couple âgé, la fenêtre qu'Éliisa avait voulu ouvrir afin de donner un peu d'air à sa fille. On trouve des échos semblables dans l'Été meurtrier, comme en témoigne cette lampe ballottée par les violeurs à qui répond cette autre lampe qu'Adjani fait brièvement balancer au-dessus de la table sur laquelle Souchon nettoie son fusil.

L'Été meurtrier et Éliisa sont ponctués par deux chansons, le premier par *Trois Petites Notes de musique* d'Yves Montand et le second par *Éliisa* de Serge Gainsbourg. Cependant, pour mieux coller à la peau de Vanessa Paradis, la musique du second film est infiniment plus rock. D'ailleurs, c'est à se demander si, dans la plus grande partie d'Éliisa, le rythme plus soutenu et le passage d'un décor campagnard à un milieu urbain ne sont pas motivés par un désir de faire plus jeune. Je vous renvoie aux commentaires de Becker en marge!

Pour l'hebdomadaire *Voir* (23 février 1995), Jean Becker expliquait à quoi tenait la rareté de ses dernières réalisations au cours des 25 dernières années: «Je ne cherche pas forcément à faire des films, je cherche à raconter des histoires. S'il y en a une qui me plaît assez pour que j'aille jusqu'au bout, je vais vite, sinon je piétine.» Le réalisateur aurait-il voulu, avec l'Été meurtrier et Éliisa, illustrer que, depuis l'Antiquité, on ne cesse de raconter la même histoire...?! ■



Éliane (Isabelle Adjani) et Pimpon (Alain Souchon)
(Photo: Collection Cinémathèque québécoise)